

Édition commentée d'une nouvelle de Catherine Bernard : *Les malheurs de l'amour. Première nouvelle. Éléonor d'Yvrée*,  
Thèse de maîtrise, octobre 1973

Denise Jardon

Volume 7, numéro 2, août 1974

Littérature comparée

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500332ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500332ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jardon, D. (1974). Édition commentée d'une nouvelle de Catherine Bernard : *Les malheurs de l'amour. Première nouvelle. Éléonor d'Yvrée*, Thèse de maîtrise, octobre 1973. *Études littéraires*, 7(2), 313–314. <https://doi.org/10.7202/500332ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

La deuxième division traverse la thèse toute entière. Elle est fondée sur la double dimension que comporte l'objet de fiction, soit la dimension référentielle-réaliste et la dimension littérale-textuelle.

Le point de vue que nous avons adopté pour cette thèse est celui de l'horloger démontrant une mécanique pour en saisir le fonctionnement plutôt que celui du penseur cherchant le sens du temps dans le tic tac de l'horloge.

Ce à quoi de telles opérations de démontage du texte nous ont conduites, c'est à un vaste système de déstructuration. Cette déstructuration est marquée par un refus de catégorisation à tous les niveaux : l'objet et son reflet, l'avant et l'après, le fixe et le mobile, la description et la narration, l'analepse et la prolepse, etc., voient leur frontière se dissoudre. Une sorte de terrain neutre est créé et devient un lieu d'échange et de combinaisons nouvelles. Cet univers se trouve alors à être fondé sur des lois et une logique irréductibles à toutes autres qui lui seraient extérieures.

Les textes des *Instantanés* représentent en somme une gigantesque entreprise, d'abord de dépaysement, par la convocation et le déboîtement simultanés de la logique d'interprétation quotidienne, et ensuite d'envoûtement, par la mise en place d'un univers où la fantasmagorie peut naître aussi bien d'un jeu de miroir que de tout un arsenal formel.

*Directeur de thèse :*  
Denis Saint-Jacques  
Université Laval

□ □ □

Denise JARDON, *Édition commentée d'une nouvelle de Catherine Bernard : Les malheurs de l'amour. Première*

**nouvelle. Éléonor d'Yvrée**, Thèse de maîtrise, octobre 1973.

Les récents travaux sur la nouvelle de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle nous donnent l'étrange impression qu'il s'agit là d'un genre mineur et que, parmi la pléthore d'écrivains, il y a beaucoup d'appelés mais bien peu d'élus, deux tout au plus : Mme de Lafayette et l'abbé de Saint-Réal. Cependant la « nouvelliste »<sup>1</sup> Catherine Bernard est fréquemment nommée dans les études de Coulet, Deloffre, Godenne, Shirley Jones, Niderst, Sassus et Soriano et passe pour être digne d'intérêt. Il était donc impérieux d'exhumer l'œuvre de cet écrivain et d'en commencer l'analyse.

La recherche a porté spécifiquement sur *Les malheurs de l'amour. Première nouvelle. Éléonor d'Yvrée* qui date de 1687. L'édition commentée de ce texte prépare le lecteur à la découverte d'un récit dense, parfaitement structuré et dans lequel les rapports de force entre les personnages sont notoires. Mais il y a plus que cette logique interne établie au moyen d'une analyse structurale : en effet, il fallait redécouvrir Catherine Bernard, l'auteur, et sa production littéraire très variée qui n'a plus été rééditée depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle ; ensuite la nouvelle qui nous occupe devait être intégrée dans le courant de l'époque et, enfin, il fallait rechercher les sources historiques.

*Éléonor d'Yvrée* s'éloigne de la norme, du moins quand on y applique les lois, dégagées par René Godenne<sup>2</sup>, qui régissent les aspects formels

<sup>1</sup> Godenne, René, « Comment appeler un auteur de nouvelles ? », *Romanic Review*, 1967, vol. LVIII, n° 1, p. 38-43.

<sup>2</sup> Godenne, René, *Histoire de la nouvelle française aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Genève, Droz, 1970.

des nouvelles de 1671 à 1699 ; celles-ci, d'après lui, imitent les romans de la première moitié du siècle. Catherine Bernard ne se sert pas des recettes employées par les nouvellistes de cette époque en mal d'édition, mais, par contre, elle semble faire siennes les règles édictées par Du Plaisir dans *Sentimens sur les lettres et sur l'histoire avec des scrupules sur le stile*<sup>3</sup>. N'y a-t-il pas là une preuve que deux courants d'écriture pourraient exister à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ? L'un faisant fi des recettes parce que l'artiste vrai n'a cure de modèles, l'autre regroupant les pluriels de tout acabit ?

Catherine Bernard, cependant, est bien de son temps quand elle éprouve le besoin de donner un caractère vraisemblable à son œuvre en l'insérant dans un cadre historique. Toutefois, l'emploi des détails que lui procure Louis Maimbourg<sup>4</sup> est savamment dosé : rien n'est superflu ni gratuit et les événements auxquels l'auteur fait appel pour assurer la logique du récit sont à peine évoqués afin d'arriver, semble-t-il, plus rapidement au cœur du sujet. C'est ainsi que la première partie de cette étude voulait être l'établissement de la « grille culturelle<sup>5</sup> », « univers sémantique emmagasiné<sup>6</sup> », qui nous permet de passer ensuite à l'analyse structurale proprement dite.

Le structuralisme recouvre-t-il toutes les possibilités de découverte d'un texte ? N'y a-t-il pas danger de placer le récit dans une structure

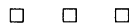
rigide qui ressemblerait plus à un échafaudage tubulaire qu'à une vigne vierge solidement ramifiée. Étudier les transformations dans la perspective de chaque personnage ; relever les projets humains et les projets d'opposition ; trouver une syntaxe des fonctions, donc une syntaxe des actions, qu'elles soient conséquentielles ou consécutives ; déceler les indices qui renvoient « à un caractère, à un sentiment, à une atmosphère [...], à une philosophie<sup>7</sup> » ; constater les rapports qui s'établissent entre les actants, c'est être loin d'une conception monolithique d'un texte. Dans la conclusion, j'ai fait appel aux cinq codes de Roland Barthes<sup>8</sup> pour montrer que le structuralisme fait un inventaire très diversifié ; ne se cantonnant pas dans le sémantique et le séquentiel, il sait atteindre l'herméneutique, le symbolique et le culturel.

Directeur de thèse :

Raymond Joly  
Université Laval

<sup>7</sup> Barthes, Roland, « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications*, n° 8, 1966, p. 10.

<sup>8</sup> S/Z, Paris, Seuil, 1970.



<sup>3</sup> Paris, Blageart, 1683.

<sup>4</sup> *Histoire de la décadence de l'Empire après Charlemagne*, Paris, Cramoisy, 1686.

<sup>5</sup> Greimas, A. J., *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966, p. 90.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 88.